

XYZ. La revue de la nouvelle

Juillet

Louise Dupré



Numéro 18, mai-été 1989

La vérité

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3390ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dupré, L. (1989). Juillet. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (18), 15–18.

La brise arrive à l'oblique, une brise humide, saline, qui soulève les feuilles sur le cartable, rend difficile l'écriture. Aussi bien renoncer, vous pourrez écrire plus tard, seule dans votre chambre. Après la douche. Pour l'instant, se laisser aller à la sensation des choses, la chaleur, le soleil rude, qui irrite la peau. Peut-être s'endormir, la tête renversée, le cou cassé comme dans un mauvais lit. Mais vous sursautez. Cette voix, vous la reconnaîtriez n'importe où, *une bière, oui, une bière légère, s'il vous plaît*, un peu mûrie, évidemment, il y a si longtemps. Et vous ouvrez les yeux, il est là, près du bar. Il attend, le coude posé sur le comptoir, un sourire discret, à peine esquissé. Le regard sur les baigneurs, cette jeune fille dans la piscine. Elle plonge du trois mètres, une athlète bien sûr, de la génération des enfants qui ont suivi un entraînement privilégié. Vous l'observez. Son air admiratif, le même qu'il y a vingt ans. Ce qui faisait son charme déjà, il vous regardait comme si le monde logeait dans vos cheveux.

Vous vous rappelez un après-midi, un après-midi comme celui-ci. Juillet, quelle coïncidence après tant d'années. Vous portiez votre robe jaune, un peu échancrée, juste un peu, vous n'étiez pas celle qui allait jouer du charme, vous auriez trouvé cela inconvenant. Vous vous avanciez vers la piscine, il vous fallait un décor, et vous avez décidé de rompre. La décision devenait évidente avec la chaleur, il fallait accomplir le crime, sans trop savoir pourquoi.

Cette chaleur, la même, un après-midi de juillet. L'exaspération qui tout à coup nous amène près d'une vérité qu'on ne soupçonnait pas quelques minutes plus tôt, la chaleur comme un alcool, et voilà qu'on se retrouve seule face à l'éternité d'une vie, sans projets, vingt ans. Il s'approche sans vous reconnaître, vos verres fumés, bien sûr ce ne sont pas les rides, vous n'avez pas changé à ce point. De toute façon, voulez-vous être reconnue, est-ce nécessaire? Il vaudrait mieux revenir aux feuilles sur le cartable, l'écriture qui se trame contre les mots que vous ne manquerez pas de dire, *qu'est-ce que tu es devenu depuis tout ce temps?*

Peu importe après tout de savoir s'il est marié, deux enfants sans doute, adolescents. Tout cela est plausible et côté profession, vous avez

envie de crier alors qu'il passe si près de vous qu'il vous frôle, *excusez-moi madame*. Peut-être dentiste, comme il le désirait tant. Une certaine distinction, la nonchalance des gens qui n'ont aucun souci financier, mais qui exercent un métier sans surprise, chez qui la passion est éteinte. Et vous qui écrivez, les soucis financiers, comme à vingt ans, oui, les petits contrats, les piges, parfois les nouvelles signées d'un pseudonyme pour les revues d'adolescentes. Non, il faudrait dire *je n'ai pas beaucoup d'argent malgré ce voyage sur la côte*. On peut arriver à un moment où on a besoin de changer d'air, un climat de vacances parce qu'on ne peut plus supporter Montréal en juillet, comment imaginer qu'on se retrouverait au même hôtel? Comment imaginer qu'il serait là, tout à côté, le nez plongé dans un livre dont vous ne pouvez pas voir la couverture. Un best-seller sans doute, Stephen King ou John Irving ou alors, vous rêvez, peut-être un recueil de René Char comme vous en commentiez parfois tous les deux, il y a si longtemps. Vous avez le goût de vous dire qu'il n'a pas changé, le regard, le pli, le même sur le front à vingt ans déjà quand il plissait les paupières. Non, il ne vous voit pas, il ne vous sait pas. Vous n'existez pour lui qu'au fond d'un vieil aveuglement. Comme en cet après-midi, il y a vingt ans, où il est devenu soudain clair que vos trajectoires resteraient toujours parallèles, malgré le désir.

Où en étiez-vous? Oui, vous étiez arrivée au moment où la jeune fille décide d'expliquer à son copain (tiens, pourquoi ne pas l'appeler Yves, comme lui) qu'elle voulait écrire et non pas avoir des enfants. Et lui, que répond-il? Comment faire en sorte que le dialogue ne soit pas trop prévisible? Ce fichu contrat, un manuel scolaire en plus, troisième secondaire, il faut bien vivre, et vos vacances. Qu'est-ce qu'un garçon de quatorze ans peut bien répondre à une fille de son âge? Vous feriez peut-être mieux de le demander à la plongeuse là-bas, bien qu'elle ait plutôt dix-huit dix-neuf ans. Un air mignon du reste, un peu banal, châtaine, taille moyenne, comme vous au même âge, avant les cheveux poivre et sel, les yeux qui ont perdu de leur naïveté. Il la regarde, encore, de la même façon qu'il vous regardait, mais peut-être rêvez-vous...

La voilà qui sort de l'eau, elle se secoue en passant près de votre chaise longue. Vous êtes un peu émue, étonnée la ressemblance, elle vous rappelle parfaitement qui vous étiez. Et lui qui lui sourit.

Mais votre nouvelle. Ne faudrait-il pas faire dire à Isabelle *j'aimerais écrire avant tout*? Est-ce réaliste de la voir aussi décidée à son

âge? Rappelez-vous, à dix-huit ans, vous vouliez tout, des tas de livres, des tas d'enfants et lui, Yves, comme si tout pouvait se concilier, l'art dentaire et la bohème. Jusqu'à cet après-midi, sous la chaleur, son indifférence devant votre nouvelle pour le concours, l'impression tout à coup qu'il ne vous attendait pas où vous étiez, dans cette contrée où toute vraisemblance tenait à l'éclat bref des mots.

Vous enlevez vos verres, vous cherchez son regard, il devient primordial qu'il vous reconnaisse, tout à coup, avec vos pattes d'oie, pourquoi nier le temps, les cheveux plus blancs que châains maintenant. Peut-être aller vers lui, lui demander *qu'es-tu devenu?*, tout simplement, prononcer des lieux communs qui prendraient un sens dans la canicule. Le plaisir de se retrouver. Ou le malaise. Le silence qui s'installe après quelques minutes, la conversation déçue, le souvenir déçu. La réalité banale qui ne laisse plus aucune ouverture à l'imagination. Et vous seriez obligée de changer le nom de votre personnage, Yves ne serait plus que cet homme mûr n'occupant aucune place dans vos souvenirs.

Il ne vous voit pas et vous n'osez pas vous lever. Vous avez toujours préféré vous raconter des histoires, est-ce un hasard ces contrats, manuels pour les jeunes et magazines grand public? Il ne vous voit pas et ne veut pas vous voir. La jeune fille s'avance vers lui, cette jeune fille châaine comme vous au même âge, taille moyenne, il ne voit qu'elle, et il lui sourit, le même sourire, *tu n'as pas changé*, et voilà qu'elle s'assoit à côté de lui. Il s'anime tout à coup, il parle, mais vous n'entendez pas, ces baigneurs qui rient, et vous n'arrivez plus à vous concentrer sur cette nouvelle qu'il faudra bien remettre au retour. Vous le voyez lui parler, ils se connaissent c'est sûr, cette intimité que vous devinez entre eux, mais vous ne sauriez pas préciser, pas de signes avoués, pas de gestes déplacés. Vous hésitez, elle pourrait aussi bien être une jeune amante.

Elle repasse devant vous, lentement, d'une démarche un peu dégingandée encore, les hanches trop étroites pour avoir vingt ans. Vous ne parviendrez pas à terminer cette nouvelle maintenant, inutile d'insister, aussi bien ranger votre cartable, mais vous restez là, comme clouée sur votre chaise, et vous voudriez suivre cette petite, lui demander son prénom.

Mais il lui crie *Isabelle*, en montrant le paquet de cigarettes, vide sans doute. Elle fait signe de la tête, elle a compris, oui, elle a compris, une intimité qui date depuis longtemps, l'enfance. Et tout à coup, sans réfléchir, vous vous levez. Vous ne pouvez faire autrement que vous

lever, vous rangez les feuilles, le stylo et vous vous dirigez vers lui. Vous savez tout à coup que votre écriture ne se dénouera qu'en regard de sa fiction à lui.

Née à Sherbrooke en 1949, Louise Dupré a fait paraître des textes de fiction, de critique et de théorie dans plusieurs revues et anthologies québécoises, canadiennes et étrangères. Elle a participé à la mise en forme d'une création collective, *Si Cendrillon pouvait mourir* (Remue-ménage, 1980). Poète, elle a fait paraître *la Peau familière* (Remue-ménage, 1983, prix Alfred-Desrochers 1984), *Où* (la Nouvelle Barre du jour, 1984), *Chambres* (Remue-ménage, 1986), *Quand on a une langue, on peut aller à Rome* (en collaboration avec Normand de Bellefeuille, la Nouvelle Barre du jour, 1986) et *Bonheur* (Remue-ménage, 1988). Essayiste, elle a publié «Quatre esquisses pour une morphologie» dans *la Théorie, un dimanche* (Remue-ménage, 1988) et fera paraître, en 1989, un essai sur l'écriture de Nicole Brossard, de Madeleine Gagnon et de France Théoret.

Et puis je me suis aperçu que les choses vraies, on ne peut même plus les imaginer. Pour les retrouver, pour arriver jusqu'à elles, il faut franchir des barrages culturels inouïs, se livrer à de véritables fouilles archéologiques et après, on est traité de réac, parce que ce qui est permanent ne change pas: le permanent c'est rétrograde. Je n'avais pas assez d'imagination pour retrouver les choses vraies. Jeannot Lapin. Elles ont été enterrées par les mensonges sous un fatras pseudo-pseudo fait de leurs propres ruines. Donc, tu peux y aller. Plus tu seras sincère, et plus on t'applaudira comme bidon. Plus tu diras la vérité et plus tu la cacheras. Jeannot Lapin. Vas-y. Écris. Publie. Tu ne risqueras pas d'être découvert. Ta mère et ton frère pourront dormir tranquilles.

Émile Ajar